

L'Afrique : terre d'innovation et d'imagination en démographie

Victor Piché et Lutulala Mumpasi

Démographie sociale en Afrique
Volume 21, numéro 1, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010101ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/010101ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des démographes du Québec

ISSN

1705-1495 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Piché, V. & Mumpasi, L. (1992). L'Afrique : terre d'innovation et d'imagination en démographie. *Cahiers québécois de démographie*, 21 (1), 1–5.
<https://doi.org/10.7202/010101ar>

L'Afrique : terre d'innovation et d'imagination en démographie

Victor PICHÉ et Lututala MUMPASI *

Initialement, ce numéro devait être consacré à la démographie du Tiers-Monde. Dans les faits, compte tenu de la réponse des chercheurs, il est devenu africain, sauf un article sur Haïti. Les articles présentés ici témoignent d'une évolution importante dans la production démographique africaine¹. Depuis les années 1960, au lendemain des indépendances nationales, et jusque vers les années 1980, la démographie africaine s'est attelée à la lourde tâche de combler le vide en matière de données démographiques. La collecte des données et le développement de nouvelles techniques d'analyses ont caractérisé à la fois le type de formation reçu par les démographes et leur production scientifique, le plus souvent réalisée dans les directions nationales de statistiques.

Durant cette période que l'on pourrait qualifier de «techniciste», la démographie africaine, par ses particularités, a beaucoup contribué à l'avancement de la science démographique, notamment en ce qui concerne certains concepts et outils de collecte et d'analyse. Sur les concepts, on peut mentionner les limites constatées dans les définitions classiques des ménages, des migrations et des formes d'union, pour ne citer que ceux-là, et le souhait maintes fois exprimé de forger des définitions qui cadrent mieux avec le contexte africain.

* Respectivement du Département de démographie de l'Université de Montréal et du Département de démographie de l'Université de Kinshasa.

¹ Il faut préciser que nous parlons ici de l'Afrique francophone. Dans la partie anglophone de l'Afrique, la démographie a suivi une trajectoire différente, davantage en lien avec la démographie sociale en vigueur dans les universités anglo-saxonnes.

Sur les outils de collecte des données, on peut mentionner la contribution de la démographie africaine à la collecte des données sur l'âge auprès de populations qui ne connaissent pas toujours leur année de naissance, notamment par l'utilisation du calendrier historique. Ou cette autre contribution que constituent les méthodes d'observation des populations nomades qui n'ont pas de résidence fixe. Mais il y a eu aussi la nécessité «d'inventer» d'autres sources moins classiques qui s'est imposée aux démographes travaillant sur la démographie africaine en l'absence de recensements et d'état civil. Citons à titre d'exemple les enquêtes à passages répétés, dont l'Afrique aura sans doute été le lieu d'expérimentation par excellence, et qui ont en particulier permis d'étudier la mortalité infantile ¹.

Sur l'analyse des données, il suffit de mentionner que l'Afrique a été le lieu privilégié du développement des méthodes d'analyse indirectes (ou méthodes d'analyse des données imparfaites). On pense aux travaux de pionniers de l'équipe de Princeton (Brass et al., 1968) et à ceux du regretté Rémi Clairin (1973).

Mais au delà des innovations techniques, les travaux démographiques africains ont également participé au renouvellement des théories classiques de la transition démographique (voir par exemple Caldwell, 1976; Locoh, 1984; Cordell et Gregory, 1987). Nulle théorie n'est plus connue en démographie que celle de l'inversion des flux de richesse intergénérationnels produite à partir de l'expérience africaine (Caldwell, 1978). Depuis la fin des années 1980, on peut constater que la démographie africaine a pris une direction davantage sociale et explicative. Le Congrès africain de population qui a eu lieu à Dakar en novembre 1988 et le congrès de l'Union pour l'étude de la population africaine qui s'est tenu à Ouagadougou en avril 1991 témoignent de ce tournant important.

Les articles rassemblés dans ce numéro ne font pas exception et s'inscrivent d'emblée à la fois dans la tradition innovatrice ancienne et dans le champ plus récent de la démographie sociale africaine. Les thèmes abordés apportent tous un éclairage nouveau. Par exemple, Antoine et Bocquier proposent une nouvelle méthode pour saisir la notion de lien de parenté

¹ Il s'agit des enquêtes sur la mortalité infantile et juvénile (EMIJ) lancées par l'Institut de formation et de recherche démographiques (IFORD) et reprises par la suite par le Centre d'études et de recherche sur la population pour le développement (CERPOD) (Institut du Sahel, Bamako) dans le cadre des EMIS (voir par exemple Mbacké, 1989).

dans les enquêtes démographiques. Il s'agit là d'une véritable percée, dans la mesure où cette méthode est de plus en plus utilisée, notamment dans les enquêtes sur l'insertion des migrants à Dakar et à Bamako ¹ ainsi que dans le vaste programme d'enquêtes migratoires en Afrique de l'Ouest ².

Il est connu que la structure par âge est extrêmement jeune en Afrique. Or, les implications de ce phénomène démographique ont rarement été explorées dans la démographie africaine. Le texte de Lauras-Locoh et Lopez-Escartin comble cette lacune. Liant la structure par âge à la conjoncture économique et politique, l'article tend à montrer que les nouvelles générations de jeunes sont aux prises avec la faillite des modèles et la crise économique, qui leur laissent peu de place dans la société. Leurs aspirations refoulées explosent sous forme de révoltes scolaires et étudiantes. Ne sont-ce pas justement ces révoltes qui ont eu raison de Moussa Traoré, l'ancien président du Mali ?

Un autre thème fort novateur, tant pour l'Afrique que pour la démographie en général : la nuptialité et la fécondité des hommes. À partir d'une enquête réalisée au Bénin en 1989, Donadjè analyse non seulement les niveaux et les tendances de la nuptialité et de la fécondité des hommes, mais aussi leurs opinions sur le mariage et la procréation. Deux points sont notables : la procréation demeure pour eux fort importante, et le mariage n'exclut pas les rapports extra-conjugaux.

Le thème abordé par Ilinigumugabo, à savoir les intervalles intergénéraliens au Rwanda, n'est pas en soi très nouveau. Grâce aux nombreuses enquêtes sur la fécondité en Afrique ³, plusieurs études ont porté sur les variables intermédiaires, ou les déterminants proches, suite en particulier aux travaux de Bongaarts (1978). Par contre, l'angle sous lequel les intervalles sont analysés ici demeure relativement peu exploré. En effet, l'auteur analyse les facteurs différentiels des intervalles inter-

¹ Ces enquêtes sont réalisées par l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération (ORSTOM, Paris), le CERPOD et le Département de démographie de l'Université de Montréal.

² Ce programme est coordonné par le CERPOD et comprend huit pays : Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Guinée, Mali, Mauritanie, Niger, Nigéria, Sénégal.

³ L'Afrique a connu au moins trois générations d'enquêtes de fécondité : 1) les enquêtes CAP (connaissance, attitude et pratique de la contraception); 2) les enquêtes EMF (enquêtes mondiales de fécondité); et 3) les enquêtes EDS (enquêtes démographiques et de santé).

génésiques en considérant à la fois des variables démographiques (mortalité infantile, séparation des parents, âge de la femme et parité atteinte, type d'union conjugale) et des variables socio-économiques (instruction de la mère, activité professionnelle des parents, urbanisation et ethnie).

La mortalité différentielle selon le sexe est un thème qui a davantage été étudié en Asie. On connaît peu de choses en fait sur les mécanismes qui sont à la base de la surmortalité infantile féminine en Afrique. À partir de données sur le Mali utilisées astucieusement, Mbacké et LeGrand constatent par exemple une surmortalité féminine (surtout après trois mois) qui, selon leurs analyses, pourrait être due en partie à un traitement différentiel des garçons en matière de vaccination, du moins en milieu urbain. Mais, affirment-ils, les données demeurent encore trop imparfaites pour que l'on puisse approfondir le sujet des différences de mortalité par sexe en Afrique.

Enfin, deux textes traitent de la migration féminine. Tous les auteurs s'accordent pour dire que le champ migratoire a été largement dominé par des problématiques masculines (voir par exemple Findley, 1989). Les textes d'Assogba et de Ouédraogo font exception. Le premier traite des migrations féminines vers la ville de Lomé (Togo). Il dissipe l'image dominante dans la littérature sur les migrations, qui présente la migration des femmes comme passive ou associative (migration pour le mariage, entreprise pour accompagner ou suivre le conjoint) : Assogba montre que la migration des femmes vers la ville peut également s'inscrire dans le cadre d'une migration voulue par elles pour améliorer leur statut. L'étude de Ouédraogo est unique en son genre. Le Burkina Faso a depuis longtemps élaboré des politiques de transferts de populations des zones pauvres vers des zones plus fertiles. Cela est bien connu. Ce qui l'est moins, c'est l'impact de ces transferts sur les rôles des femmes. Selon Ouédraogo, il y a un recul du pouvoir économique féminin dans les systèmes agricoles aménagés.

Le dernier article est le seul qui ne porte pas sur l'Afrique. Pourtant, les problèmes soulevés dans l'article de Guengant et May sur la fécondité en Haïti auraient pu tout aussi bien concerner la plupart des pays africains. En effet, avec la disponibilité croissante de séries statistiques sur la fécondité pour un même pays (via les enquêtes et les recensements) se pose la question de la mesure de l'évolution des niveaux de fécondité. À l'aide de cinq enquêtes et de deux recensements

pour la période 1971-1989, Guengant et May tentent de répondre à cette question pour Haïti. Les pièges sont nombreux et la prudence des auteurs, de même que leur esprit critique, devrait inspirer les tentatives qui seront faites en Afrique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BONGAARTS, J., 1978. «A Framework for Analyzing the Proximate Determinants of Fertility», *Population and Development Review*, 4, 1 : 105-132.
- BRASS, W., A. J. COALE, P. DEMENY, D. F. HEISEL, F. LORIMER, A. ROMANIUK et E. VAN DE WALLE, 1968. *The Demography of Tropical Africa*. Princeton, N. J., Princeton University Press.
- CALDWELL, J. C., 1976. «Toward a Restatement of Demographic Transition Theory», *Population and Development Review*, 2, 3-4 : 321-366.
- CALDWELL, J. C., 1978. «A Theory of Fertility: From High Plateau to Destabilization», *Population and Development Review*, 4, 4 : 553-578.
- CLAIRIN, R., 1973. *Ajustement de données imparfaites*. Paris, INED, INSEE, ORSTOM.
- CORDELL, D., et J. GREGORY, éd., 1987. *African Population and Capitalism. Historical Perspectives*. Boulder (Colorado) et Londres, Westview Press.
- FINDLEY, S., 1989. «Les migrations féminines dans les villes africaines», dans P. ANTOINE et S. COULIBALY, éd. *L'insertion urbaine des migrants en Afrique*. Paris, Éditions ORSTOM : 55-70.
- LOCOH, T., 1984. *Fécondité et famille en Afrique de l'Ouest*. Paris, INED, Cahier no 107.
- MBACKÉ, C., 1989. «Les enquêtes sur la mortalité infantile dans le Sahel. Quelques problèmes d'évaluation technique», *Cahiers québécois de démographie*, 18, 2 : 361-377.